

Lundi 15 Juin 2015 - 10h34
Aéroport de Gaziantep (Turquie, proche de
la frontière syrienne).

Sur le tarmac de l'aéroport turc, un Lockheed C-130 Hercules, un avion militaire de fabrication américaine, se tenait prêt à décoller. Équipé de quatre réacteurs, cet engin était l'un des avions de transport les plus utilisés par les différentes puissances militaires mondiales. Celui-ci appartenait à l'Armée de l'Air Française, qui l'avait spécialement mis à disposition de la DGSE (Direction Générale des Services Extérieurs), les services secrets.

Sur la piste, cinq hommes s'avançaient vers l'appareil : deux civils et trois militaires. Celui qui menait la marche paraissait un peu trop classe pour cette zone semi-désertique. Vêtu d'un costume anthracite et d'une

chemise blanche, négligemment ouverte sur le torse, il portait un bouc parfaitement bien taillé et des cheveux châtain, coupés ras, qui n'arrivaient pas à masquer la présence d'une calvitie sur le sommet de son crâne. Il s'agissait de Marc Delmat, officier des renseignements français, qui dirige, au sein de la DGSE, une section de recherches d'otages. Agé de 50 ans, cet ancien militaire avait ses classes au sein du 1^{er} RPIMA (Régiment de Parachutistes et d'Infanterie de la Marine), avant de passer de rejoindre la DGSE il y a une quinzaine d'années. Celui que tout le monde appelait « Tanger » au sein des services secrets (en référence à sa ville de naissance ; il était en effet né au Maroc) jouissait d'un physique plutôt ingrat, que des costumes italiens à plusieurs centaines d'euros venaient compenser : ses joues maigres et creusées s'effaçaient sous la prééminence de son nez crochu et de son large front ridé. Une vilaine cicatrice,

héritage de son passé d'agent de terrain, ramenée d'une de ses missions au Yémen, balafrait le côté gauche de son visage.

Sur le tarmac désertique, Marc Delmat était suivi par un autre civil, dont l'allure débraillée détonnait avec l'aspect soigné de l'officier de la DGSE. Petit, bedonnant, la barbe longue et les cheveux gris en bataille, ce dernier l'écoutait attentivement. Cet homme était Sidney Cattillau, un journaliste travaillant pour l'agence de presse Reuters. Parti au mois de février pour faire un reportage dans la région d'Alep, en Syrie, il avait été capturé, puis retenu en otage pendant ces trois derniers mois. La veille, les services secrets français l'avaient retrouvé seul, dans une ruelle d'Alep. Immédiatement exfiltré vers la Turquie, la DGSE avait alors envoyé Marc Delmat là-bas, afin de le ramener à Paris.

— Cet avion est affrété pour nous conduire à l'aéroport militaire d'Evreux, en Normandie, où vous retrouverez votre famille, dit l'agent secret. Je souhaiterais profiter de la durée du vol pour vous poser quelques questions. Je suis conscient qu'il peut être douloureux de raviver tout cela, mais, c'est important pour nos services de renseignements. Le témoignage d'anciens otages est une source d'informations inestimable pour nous.

— Pas de problèmes. Si ça peut vous aider...

— En tout cas, content de vous revoir enfin libre monsieur Cattillau.

— Et vous n'imaginez pas à quel point ce plaisir est partagé...

Tandis que le journaliste et l'officier de la DGSE montèrent dans l'avion, les trois

militaires qui les avaient escortés jusqu'ici repartirent dans l'autre direction. Après un décollage sans tumultes, Marc Delmat et Sidney Cattillau partagèrent une légère collation : viande kefta, humus et pain en demi-lune. A peine après avoir terminé son plateau-repas, Marc Delmat sortit un bloc-notes et un stylo, puis il s'adressa au reporter :

— Donc, monsieur Cattillau, dites-m'en plus sur les circonstances de votre enlèvement s'il-vous-plaît ?

— Je suis arrivé en Syrie le 14 Février. Je m'en souviens parce que c'était le jour de la Saint-Valentin, que j'ai fêté à ma manière par un coup de fil de 15 minutes à ma femme. J'étais venu faire un reportage sur les chrétiens d'Orient au sein du conflit syrien. Deux jours après mon arrivée – le 16 Février donc – je suis parti pour Sefat, un petit village du nord de la province d'Alep, afin

d'y rencontrer une communauté syriaque, des chrétiens orthodoxes. Le village semblait avoir été épargné par les combats, bien qu'on entendait le bruit des tirs au loin : l'armée et l'Etat Islamique se disputaient des puits de pétrole situés à quelques kilomètres de là. Mais, dès le lendemain de mon arrivée, la guerre vint à nous. Une milice armée, qui semblait battre en retraite, pénétra dans le village. C'est à ce moment-là qu'ils m'ont capturé...

— Cette milice ? Qui était-ce ?
l'interrompt Delmat.

— J'ai d'abord pensé à l'Etat Islamique. Mais si ça avait été le cas, j'aurais sans doute fini décapité en direct sur YouTube bien avant.

L'officier de la DGSE acquiesça d'un signe de tête, pour confirmer qu'il ne pensait pas non plus que cette organisation terroriste soit l'auteur de la prise d'otage de Cattillau.

— J'ai ensuite pensé aux rebelles, continua l'ex-otage, mais rapidement, j'ai été porté à croire que ces combattants avaient un lien avec le régime syrien, voire qu'ils étaient directement embauchés par Bachar El-Assad.

Stupéfait, Marc Delmat se redressa d'un bond sur son siège.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Ils se faisaient appeler *Al Baas* ! répondit Cattillau.

En résonnant dans la carlingue de l'avion, ces deux mots firent l'effet d'une bombe. Aussitôt, les yeux de l'agent secret s'écarquillèrent.

— Comme le parti de Bachar El-Assad ?

demanda l'officier de la DGSE.

— Tout à fait ! confirma le reporter.

Le parti Baas (qui signifie en arabe “parti de la résurrection arabe et socialiste”) est la formation politique qui dirige la Syrie depuis les années 1960. Si, au fil des ans, le parti Baas n'est devenu qu'un instrument de pouvoir aux mains d'Hafez El-Assad, puis de son fils Bachar, pour exercer et asseoir leur autorité, il était, à l'origine, une idéologie bien plus noble. Fondée en 1947 à Damas par des penseurs syriens de religions différentes (deux musulmans et un chrétien), il avait pour but d'unifier les différents Etats arabes en une seule et grande nation, laïque et multiconfessionnelle. Séduits par cette idée de nationalisme arabe, à un moment où la plupart d'entre eux se sentirent menacés par la création de l'Etat d'Israël à leurs frontières, les pays du Moyen-Orient adoptèrent

rapidement cette doctrine, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Des branches de ce parti furent ainsi créées un peu partout : en Irak, au Liban, au Soudan, en Jordanie... Mais malgré cet engouement, la grande nation arabe rêvée par les fondateurs du Baasisme ne vit jamais le jour, bien que le parti Baas Irakien, emmené par Saddam Hussein, accéda lui aussi au pouvoir quelques années plus tard à Bagdad.

— Mais pourquoi vous ont-ils capturés ? demanda Delmat, qui ne comprenait pas en quoi un reporter de guerre pouvait être utile à des mercenaires Baasistes, d'autant qu'aucune demande de rançon n'avait été émise.

— Aucune idée. J'avoue que je me suis moi-même posé la question...

— Ont-ils cherché à vous soutirer des informations ?

— Pas plus que ça. Ils ont bien cherché à savoir ce que je faisais ici, mais mon reportage sur les chrétiens de Syrie ne semblait pas vraiment les intéresser.

— Ils ne vous ont pas torturé ?

— Jamais. Étonnamment, ils m'ont même plutôt bien traité : j'avais de l'eau et des repas chauds chaque fois que je le désirais. Et des couvertures lorsque les nuits étaient un peu fraîches.

— Et comment vous êtes-vous retrouvé à Alep ? C'est à plusieurs kilomètres du village dans lequel vous avez été capturé...

— En réalité, nous ne sommes pas restés à Sefat bien longtemps. Dès le lendemain, on est partis pour Alep. C'est là-bas, dans un vieux bâtiment inhabité du centre-ville, que j'ai passé mes trois mois de captivité.

Après avoir pris quelques notes, Delmat consulta le rapport de ses collègues, qui avait retrouvé le journaliste à Alep.

— Hier, lorsque nos équipes vous ont retrouvé, vous étiez seul dans une ruelle. Vous vous étiez évadé ?

— Si on veut... L'immeuble dans lequel j'étais s'est fait bombarder. Par crainte que tout ne s'effondre, ils ont tous pris la fuite, en m'abandonnant. Par instinct de survie, j'ai fait pareil. J'avais à peine fait 200 mètres lorsque je suis tombé face à vos collègues...

De violentes turbulences secouèrent soudainement l'appareil. Sous l'effet des secousses, le verre d'eau de Delmat se renversa, et, instantanément, le liquide se répandit sur son carnet.

— Merde ! Fais chier ! s'écria-t-il.

L'officier de la DGSE secoua ses notes, dont l'encre avait déjà bavée. Puis, il mit de

côté son bloc-notes pour le faire sécher, et sortit de sa besace une autre feuille volante. Une photocopie de sa déclaration d'impôts.

— Ça fera l'affaire, dit-il.

Il retourna la feuille, et griffonna quelques mots à son dos :

— Et vous me disiez tout à l'heure, que certains de vos ravisseurs étaient occidentaux...

— En effet. Et il y avait même un français dans le lot.

Nouvel écarquillement des pupilles de Delmat.

— Il devait y avoir une dizaine d'occidentaux en tout, continua Cattillau. Des canadiens, des anglais, et d'autres

européens... Deux ou trois néerlandophones aussi. Mais mes connaissances dans cette langue ne m'ont pas permis de déceler s'ils étaient hollandais ou belges flamands.

— Et celui que vous prenez pour un français, vous êtes sûrs qu'il n'était pas belge ?

— Certain. J'ai travaillé quelques temps à Bruxelles et à Genève. Je sais reconnaître l'accent belge ou suisse quand je les entends.

— Qui était-il ? Vous avez un nom, ou un signalement ?

— Non, pas de nom. Il ne s'est pas présenté... Mais tout le monde l'appelait Bastoune... Il était assez baraqué : un mètre 90 je dirais. Assez large d'épaules. Il avait les yeux clairs et était blond vénitien, avec quelques reflets roux dans la barbe. Je me souviens également que deux détails m'ont frappé chez lui : il avait l'oreille gauche plus décollée que l'autre et avait une dent cassée. Celle-ci, dit le journaliste en désignant son

incisive droite. Il lui en manquait un bout.

Delmat nota ces petits détails avec application. Puis, il conclut ce débriefing en expliquant à Cattillau la suite des opérations.

— Très bien. Merci beaucoup pour tous ces renseignements. Voici ce qui va se passer désormais : après avoir retrouvé vos proches, nous vous convoquerons, dans quelques jours, pour une visite médicale. C'est la procédure, même si vous ne semblez pas souffrir de contusions ou de traumatismes. Puis, nous vous appellerons pour un second entretien. La présence d'un français parmi vos ravisseurs m'oblige à ouvrir une enquête.

— Très bien, je me rendrai disponible, répondit Cattillau.

— Dernier point : pour ne pas mettre en danger d'éventuels autres otages français sur place, et la vie de nos agents, nous vous

demanderons de ne pas insulter vos ravisseurs ou livrer des détails sur votre détention dans la presse.

— Oui, je comprends.

— D'ici là, je vous laisse vous reposer. Nous arriverons en France dans une heure et demie à peu près. Profitez-en pour faire une petite sieste.

Sans se faire prier, le journaliste s'enfonça dans son fauteuil et ferma les yeux. Terrassé par la fatigue, il tomba rapidement dans un profond sommeil.